

[170] Chapitre VIe.

-----

Comment les Etres acquièrent le sentiment.

-----

-----

La flexibilité est la condition du sentiment. D'où l'on peut conclure que les Etres dont les surfaces sont infiniment dures n'en sont point susceptibles. Le sentiment naît par la voye de l'impression: or l'impression ne semble pas pouvoir avoir lieu sur des corps dont la compacité fait la nature: donc les Pierres etc. n'ont point de sentiment. Au reste, il est [171] indifférent de sçavoir si les Pierres, les arbres etc. ont, ou non, le sentiment en partage, puisque leur fixité ne leur permet pas de le manifester.

Nous ne considérons donc le sentiment que dans les Etres doués de la vie active, parce-que ceux-là seuls manifestent qu'ils en ont, et qu'il est essentiel de n'agir jamais que guidés par l'expérience. Cette expérience, il est vrai, ne nous assure pas que les choses se fassent de la manière dont nous les concevons; mais elle nous garantit, au moins qu'elles s'opèrent par des moyens semblables, ou à peu près. Et il faut nous contenter [172] de cet à peu près, jusqu'à ce que nous ayons une plus grande certitude.

Les premiers Etres de la nature étoient les seuls qui pussent bien rendre compte de la manière dont la chose s'étoit passée: Ils ont pû pendant plusieurs siècles être témoins du développement de divers Etres postérieurs. Mais que peut-on attendre d'Etres Crasses, encore tout couverts du limon d'où ils sont sortis? Je penserois volontiers que l'espèce humaine entre autres, n'a pas toujours été ce qu'elle est: la matière dans les premiers habitans du monde étoit trop robuste, l'humide y devoit dominer trop, [173] pour que le feu y eut beaucoup d'action. Les

premiers hommes ne pensoient pas plus qu'une huitre. L'étendue de leur génie n'a pas dû aller au delà de leurs besoins; et ils n'en avoient pas nombre. La faim est peut-être le seul et le premier qu'ils ayent senti. Or, il ne falloit pas beaucoup d'esprit pour satisfaire à ce besoin. Dès que l'homme a eû quitté la terre, sa matrice, la faim a dû s'emparer de lui: mais il lui a suffi de se pencher vers sa mère pour assouvir ce besoin: delà on peut conjecturer que les premiers hommes ont eû peu d'idées.

[174] J'oseroi même dire que les premiers humains ont eû peu de sentiment. Ce que nous appellons sentiment, sensibilité, emporte avec soi l'idée de l'altération de la nature qui en est douée. Les découvertes de sauvages, bien moins sensibles que nous, confirment cette conjecture. Or les idées naissent à l'occasion des impressions; les impressions tirent leur force ou leur foiblesse de la robusticité de l'Individu qui les reçoit: donc les premiers humains n'ont pû avoir que peu d'idées, que peu de sentiment.

Les contacts qui causent de très-vives impressions sur un enfant, [175] n'en produisent que de légères sur un homme formé, et ne font aucune sensation sur un ours. L'homme sortant du limon de la terre, et la superficie de son épais individu ayant été dessechée par le soleil, contre lequel il n'avoit peut être point d'abri, a fort bien pû ressembler à l'ours. Les générations succédantes n'ont plus dû avoir la même robusticité: quoi que les seconds germes fussent composés des mêmes particules qui étoient entrées dans les premiers, la saveur des ces particules devoit être inferieure, parce qu'elle partageoit sa vertu entre l'animal [176] produisant, et l'animal produit. D'ailleurs quelle difference entre une matrice resserée, telle que celle d'une femme, entre les fluides qu'elle peut apporter au germe qui y est introduit; et la terre fraîchement séparée des Eaux, et remplie de qualités succulentes.

Les hommes nés des premiers accouplemens durent donc être plus délicats, plus sensibles, moins robustes, que ceux que la terre avoit produits; susceptibles de plus d'impressions, par conséquent de plus de sentiment, par conséquent de plus d'idées. Mais que de myriades de siècles a-t-il-fallu, [177] pour amener les humains au point de sensibilité où ils sont?

Ce qui a le plus obscurci la question, sçavoir: comment la matière a pû acquérir du

mouvement et du sentiment, c'est qu'on s'est accoutumé à considérer ces deux qualités résultantes, comme des choses qui avoient une existence propre et réelle; comme des Etres; tandis que ce ne sont que des modifications, que manières d'être de la substance universelle.

Le sentiment est si peu une chose existante par elle-même, qu'elle est l'effet de choses qui elles-mêmes n'ont point de sentiment. [178] On conviendra sans peine que le blanc, le jaune et le germe d'un oeuf n'ont point de sentiment; néanmoins j'ouvre un oeuf couvé seulement depuis trois jours, et j'apperçois que le coeur du poulet y bat déjà. Or, ce coeur qui bat a du sentiment: donc le sentiment se produit par des causes qui n'en ont point. Donc le sentiment n'est autre chose que l'action qui résulte d'un tissu de fibres, de membranes et de vaisseaux qui ont entr'eux des rapports et de la correspondance: Donc c'est de toutes les propriétés des parties plus fermes, plus souples, et du rapport de ces parties, que résulte le sentiment. [179] Lors que Descartes a conclu que la matière ne pouvoit produire le sentiment dans les Etres qu'elle modifioit, parce qu'il n'appercevoit point de sentiment dans les particules de la matière, il a agi comme un homme qui considérant les pièces éparses d'un moulin, soutiendrait que la pierre et le bois, ne sçauroient acquérir la qualité de moudre du grain: en effet aucune de ces pièces seule, ne peut moudre; mais réunies elles acquièrent de nouvelles qualités, et écrasent et pulvérisent le grain. D'où il résulte que les effets, tels que le mouvement et le sentiment, [180] ne viennent que de l'enchaînement et de la correspondance, et de l'action unanime des pièces assorties dans les Etres.

Une nouvelle preuve, que le sentiment résulte de l'économie animale, se tire de la diversité de sensibilité qui se rencontre dans les individus d'une même espèce. C'est de la dureté ou de la flexibilité des organes, que résulte le plus ou moins de sentiment; car c'est à raison de ces qualités que se font les impressions; et c'est en proportion de ces impressions que le sentiment se produit dans les Etres. Point [181] d'impressions, point de sentiment. Delà les premiers hommes en ont dû avoir peu. Car quelles impressions pouvoient recevoir des corps si robustes? Celles du chaud, du froid, de la faim, de la soif, de la concupiscence: Les sentiments des premiers hommes se sont vraisemblablement bornés-là. Dans la suite, ils se sont augmentés en raison des besoins nés de leur nature et de leur imagination, car nous avons ces deux sortes de besoins.

Je me représente un Etre primitif comme un amas, un monceau de particules matérielles,

sous une forme ronde, ou telle [182] autre. Sous ce point de vue, je conçois fort bien comment l'action du soleil d'un côté, et celle du feu renfermé au dedans de cet amas d'un autre, peuvent mettre la masse en mouvement, par leur force repulsive et attractive. Je conçois bien encore comment ce feu interieur et exterieur, effets aveugles d'une cause aveugle, peuvent changer la forme de cette masse. Le feu du centre cherchant à s'exhaler fait son exposition [*sic*] du centre à la Surface; il trouve cette surface desséchée, endurcie et ne sçauroit la pénétrer, et ses efforts n'aboutissent qu'à éteindre [183] en tel ou tel sens les particules materielles qu'il chassoit devant lui. Ces diverses extensions, toujours également bornées par la chaleur exterieure, ont formé les bras, les jambes, la tête, des Etres. Le sentiment s'est formé ensuite dans chaque partie des Etres, à raison du plus ou moins de dureté ou de flexibilité qui s'est rencontré dans les particules materielles qui les composoient. Le nez dans la composition du quel il n'est entré que des parties molles, spongieuses, et flexibles reçoit, chez les hommes bien constitués, les impressions avec plus de vivacité: [184] il n'a pas besoin d'être averti de la présence des objets qui impriment sur lui. Nos piéds et nos mains n'ont aucun sentiment, s'ils ne touchent les corps qui font en eux le sentiment.

Le sentiment général et les sentiments particuliers ne naissent donc dans les Etres, qu'à raison des qualités des particules qui entrent dans la composition de ces Etres. si cela étoit autrement, tous les Etres, ou au moins chaque genre d'Etres, auroient un même degré de sentiment: ce que l'experience contredit; car dans le genre de l'homme, entr'autres, on ne [185] trouveroit, peut-être, pas deux individus qui éprouvent le même sentiment à l'occasion d'un même objet. Cette dissemblance dans le sentiment des Etres, vient de la dissemblance des formes qui sont entrées dans leur composition. Une Cause telle que la Substance universelle, aveugle, et agissant necessairement et toujours à raison du poids des matières n'a pû rien produire de pareil. Aussi ne remarque-t-on aucune parité dans les Etres ni dans leurs modifications; mais bien des rapports. Ces rapports sont marqués dans les Individus d'un même genre; on les retrouve [186] d'un genre à un autre; mais plus foibles, et enfin ils deviennent insensibles. Néanmoins ce sont ces rapports d'un genre à un autre, qui ont fait croire à quelques Philosophes que la substance universelle n'avoit produit qu'un Etre prototype de tous les Etres divers en les quels il s'étoit modifié par succession de temps. Mais ces rapports étant accompagnés de divers degrés de sentiment, sont une preuve que le sentiment n'est autre chose qu'une qualité, qu'un résultat de la

matière, modifiée en une infinité de formes, plus ou moins dures ou molles.

[187] Suivons l'Etre animé dans ses divers âges. Nous tirerons de cette consideration une preuve bien convaincante de la materialité du sentiment. Tout imprime sur l'enfant nouveau-né: ce même Etre parvenu à la décrépitude n'a presque plus de sentiment, parce qu'il ne reçoit presque plus de Contact des objets qui l'entourent. Plus d'impressions, plus de sentiment. La flexibilité des surfaces de l'individu cesse, lors qu'à la longue le feu interieur a consumé la plus grand partie de l'humide radical: il se fait une croute à l'extrémité des organes sensitifs, qui devient un [188] obstacle invincible à l'action des Causes exterieures. quelle difference entre le sentiment qu'éprouve le même homme à vingt ans, à quarante et à Quatrevingt? C'est la même femme qu'on lui présente; c'en sont, si l'on veut de nouvelles, d'inconnues, ravissantes par leur beauté: tout cela ne l'émeut point. Les surfaces exterieures de ses organes sensitifs sont racornies. Cette experience nous conduit à examiner comment se fait le sentiment concupiscible dans les Etre de n'importe quel sexe.

L'animal formé d'un nombre innombrable de particules materielles [189] de differentes qualités, ne pouvoit manquer d'en contenir de poids inégal: chef d'oeuvre d'un architecte aveugle, l'exactitude géometrique en étoit banie. De là celui dans lequel l'humide a dominé, n'a eû que des mouvemens foibles de concupiscence. Au contraire l'homme, ou tel autre animal, en qui le feu l'a emporté, agité sans cesse par ce feu, a dû être très-incontinent. Les nouvelles particules de substance ignée qu'il acqueroit par la respiration, jointes au volume du feu qu'il contenoit, ont dû former ensemble une masse assez forte pour assécher une grande partie [190] de son humide. Enfin par le trop grand volume de feu interieur, l'être a dû être altéré; l'alteration d'un Etre est comme la matrice et la cause productrice du moyen de remedier à cette altération. C'est par le frottement surtout que l'on contraint le feu à s'exhaler des corps où il est renfermé. L'animal mâle a cherché dès lors un objet qui pût lui procurer ce frottement. Il n'a fallu que la vue, pour découvrir dans le sexe qui lui étoit opposé, le soulagement à l'espece de mal dont il étoit atteint. D'un autre côté la femelle recevoit de son trop d'humide [191] les mêmes incommodités, que le mâle de son feu superflu. Il lui manquoit quelque chose qui l'assechât: La conformation des parties indiquoit leur usage. C'en étoit assez. De cette hypothèse, fondée sur l'experience de ce qui se passe parmi nous, on doit conclure que des millions d'Etres de la

première formation ont péri sans génération. Ceux qui ont été dans ce cas, n'avoient point, sans doute, le sentiment concupiscible. mais ce défaut dépendoit de leur constitution matérielle: donc le sentiment, considéré génériquement, ou particulièrement, [192] est un resultat de l'organisation: donc il a la matière c'est à dire, la modification de la matière, pour Cause: donc il n'est autre que matériel; car les effets ne peuvent differer essentiellement de leurs Causes.

De ce que nous venons de dire, naît une autre question: c'est de sçavoir comment se sont faites les générations. Il n'y a point de doute que les Premiers mâles et femelles ont été portés à se reproduire, comme ils ont été portés à manger, etc. c'est à dire par le besoin; non pas qu'ils sçussent qu'un tel acte les Reproduiroit: [193] cette Science a été le fruit de l'expérience. Ils ont d'abord agi à tâtons, et ont choisi la voye la plus flateuse pour le mâle, et la moins répugnante à la femelle, sans sçavoir où elle aboutiroit, ni ce qui en résulteroit. C'est donc non sur l'usage, mais sur la fabrication des germes dans les individus, que roule la question.

Sans l'action du feu, toutes les formes seroient restées sur la terre, ou dans son sein. L'action du feu attire sans cesse les germes, les meurît, et les repousse: par l'attraction elle en prive la terre; par [194] l'expulsion elle les y renvoie. L'animal qui ne peut vivre un instant sans le mouvement aspiral, reçoit un grand nombre de ces formes dans chaque intervalle de sa vie. Ces formes, comme nous l'avons dit, ont le mouvement; c'est à dire une vie passive, propre à devenir une vie réelle et active. Il en périt chaque instant des millions de millions dans chaque toise ou piéd du globe. Celles qui entrent dans les individus y subissent divers modes: Les unes qui contiennent beaucoup d'humide y donnent naissance à des liqueurs fluides telles que le [195] sang, les humeurs etc. Elles augmentent la masse de ces qualités, de leur propre substance, et des sujets qu'elles convertissent par leur action en un semblable nature.

Les autres, dans la composition des quelles le feu l'emporte sur l'humide, vont se joindre au volume de feu que possède l'animal; l'augmentent, au point de le faire périr, si elles n'étoient combattues par l'humide. si elles se trouvent en parties égales, respectivement à leur nature, elles animent l'Etre, mais ne lui donnent [196] point la puissance de se reproduire. Pour que cette faculté se trouve en un Etre, il faut que le feu l'emporte sur l'humide: alors cette qualité ayant donné à l'animal ce qui lui est nécessaire pour son entretien, met en magasin son résidu. Quand

le magasin est plein, il faut qu'il se vuide, n'importe par quel moyen. C'est cette vidange même qui n'est pas le plus pur, comme plusieurs l'ont crû, et son poids le démontre, mais le plus chaud de la matière, qui produit les générations. Les plantes n'ont pas tou= [197] jours besoin de l'accouplement pour produire; c'est qu'elles tiennent à la terre, et que c'est dans son sein qu'elles laissent tomber les graines spermatiques qu'elles produisent. L'Etre actif, l'animal détaché de la terre ne se nourrit pas d'elle même, mais de ce qu'elle produit; ce qui est bien différent; car comme certaines portions de matières acquièrent, d'autres perdent de leur vertu en se modifiant. L'homme détaché de la terre n'a pas la même analogie avec elle, que les Plantes: il lui faut donc une matrice autre que la terre pour y jeter [198] sa semence: une matrice artificielle, d'une qualité diverse, mais analogue à sa qualité substancielle.

La manière dont se forme cette semence n'a rien qui soit au dessus des forces de la nature. Tout ce que mange, tout ce qu'aspire l'animal, participe plus ou moins des qualités de la substance universelle. Une bonne preuve que la formation de la semence n'est qu'un accident de la matière, c'est que augmentons et diminuons le volume de cette semence dans les individus, à notre gré. Un mâle nourri de choses froides, narcotiques, [199] telles que le nénuphar etc. ne produira point son semblable; les alimens d'une qualité contraire, comme la Trufle, etc. le rendent habile à se reproduire. Donc la formation des semences, dans les sexes, dépend de la qualité des choses dont ils se nourrissent. Dans la substance universelle est le principe de tout: les alimens sont dans ce principe comme dans leur matrice, ils en participent. Delà il n'est pas étonnant que la manducation de ces alimens fournisse aux Individus, non seulement de quoi les entretenir; mais encore un superflu, [200] propre à les reproduire.

-----

-----